Être lu autrement

Le Fondateur *de Giuliano da Empoli au miroir du monde commenté*

« Tiens ta tête en enfer et ne désespère pas. »
Silouane de l'Athos, en épigraphe du roman

(*Ces pages dévoilent la fin du livre*.)

À première vue, la grille du monde commenté trouve son compte dans *Le Fondateur*, et même un peu trop facilement. Tout y est. Facebook détient, selon Zimmer, « le monopole de l'amitié », Twitter « celui de l'indignation ». Blanca découpe ses journées en stories, « quatorze secondes d'enthousiasme brillant, destinées à disparaître quelques heures plus tard », qu'elle couvre de filtres « comme on oindrait une icône byzantine ». Frank peste contre les émojis qui nous ramènent « au langage des cavernes ». Le chef du prologue est poursuivi par une vidéo truquée qui le montre au volant d'une Ferrari ; il prend l'habitude de demander dans ses meetings qui l'a vue, et la moitié des mains se lèvent. Au forum de Venise, chacun repère les visages dont il laissera tomber le nom au retour : « L'autre jour, j'étais avec untel, qui me disait… » Et l'écrivain de service n'écrit plus, parce que « plus personne ne croyait que l'esprit du temps pouvait être saisi dans un livre ». On pourrait s'en tenir là et ranger le roman parmi les pièces à charge contre le bavardage universel. Ce serait le manquer : tout l'effort du livre consiste à montrer que ce monde-là n'est que la surface.

La doctrine de Zimmer est nette. Aux politiques, ces « mouches à fruits », il ne reste que « le théâtre, la possibilité d'une nouvelle mise en scène tous les jours ». Ils sont tous devenus Salazar, lisant chaque matin, dans un journal tiré à un exemplaire, le récit d'un pouvoir qu'ils n'exercent plus. Ce qui compte se joue ailleurs, et en silence : « ceux qui se taisent sont les seuls dont la parole compte », et « quatre-vingt-quinze pour cent des consignes que je donne sont des consignes de silence », maxime où le narrateur reconnaîtra plus tard l'une des favorites de Goebbels. Aux briefings de Panoptik, les gros titres sont « balayés en une phrase », et l'élection présidentielle américaine de 2020 se règle d'un mot : « Rien d'essentiel ne s'est produit le 3 novembre. » L'amiral Poindexter, qui commanda jadis un destroyer lancé contre les sous-marins soviétiques dans l'Atlantique Nord, a donné sans le savoir sa devise à l'entreprise : sous la mer, dans le vacarme des baleines et des poissons qui se parlent, tout l'art est de « distinguer le signal du bruit ». Le monde commenté, c'est le bruit. Les fondateurs ne le combattent pas ; ils l'exploitent comme on exploite un gisement, puisque « l'attention était la nouvelle monnaie ». Chaque indignation, chaque story, chaque commentaire est un minerai dont la machine extrait le signal. La grille gagne ici un étage : sous le passage du *tu* au *il*, il y a celui du *il* à la donnée.

Ce bruit, d'ailleurs, on le fabrique. La note interne « Protéger l'avenir », qui vise les critiques de la tech, prévoit des « sabotages sémantiques » : remplacer « sécurité IA » par « immobilisme », lier « régulation » à « déclin », faire de « développement durable » un synonyme de « lubie de nantis ». Les mots dont le commentaire fera ses poncifs sont commandés en amont, comme des pièces détachées. La même note pose un principe qu'aucun pamphlet contre la post-vérité n'avait formulé aussi nettement : *truth neutral*. Si un fait réel existe, l'employer ; sinon, l'inventer ; si le faux est plus efficace, le préférer. « Dans la matrice de Panoptik, la vérité n'était qu'une fiction parmi les autres. »

Une scène du début en donne l'image exacte. Dans son bureau de Marbella, Zimmer braque son téléphone sur G., prend une photo, puis lui tend l'écran : son nom s'y affiche, « suivi de mon profil Twitter et de plusieurs liens vers des articles de presse ». Le visage a disparu ; à sa place, ce qu'on a dit de lui. L'application reconnaît l'homme par son commentaire, c'est-à-dire par son *il*. *Commento ergo sum* se retourne : on me commente, donc on me reconnaît, et donc on me trouve. La seule que l'œil glacé ne saurait capturer est Gaia, qui n'a pas de téléphone et déteste être photographiée, comme si rien n'avait été dit d'elle. Au bout de la chaîne, le roman montre où mène cette grammaire. Benveniste tenait la troisième personne pour la « non-personne » ; Panoptik en tire la conséquence pratique. « Plaqué au sol, aveugle, l'être humain n'était plus qu'une cible en puissance », et dans la *kill chain* que les ingénieurs optimisent comme d'autres

une chaîne d'approvisionnement, « l'identification de la cible coïncidait avec sa destruction ». Transposée hors du champ de bataille, la même chaîne prend la forme « d'une descente de police, d'un contrôle fiscal, du déni d'un prêt bancaire ». Le narrateur a le mot de cette mutation : la politique, dit-il, « s'est transformée en balistique ». Du *tu* au *il*, du *il* à la cible : c'est la pente que la grille décrivait, poussée jusqu'à son terme.

Il y a plus inquiétant encore. « Les fondateurs ne lisaient pas, ils calculaient – zéro ou un. Leur langage s'exécutait, point final. » Voilà un troisième régime de parole, que la grille, tendue entre l'*à* et le *de*, n'avait pas eu à nommer : ni adresse ni commentaire, mais instruction. Une parole qui ne parle à personne ni de rien, et qui fait. Dans la triade Parole / logos / commentaire, le code serait le logos revenu à sa racine comptable, *ratio*, calcul, et délesté de toute Parole. Or ce logos-là méprise le commentaire autant que nous. Zimmer a sur l'intellectuel des pages féroces : il « ne produit rien », son idée n'a de sens que si elle circule, « il faut que des gens la louent et la partagent », et il se prostitue « pour des compliments » comme le politicien pour des votes. L'ironie « ne construit rien », c'est pourquoi elle est « la spécialité des losers ». Palmer Luckey traite le narrateur de « PNJ », personnage non joueur : le commentateur est le figurant du jeu. Ce mépris a une source savante. Zimmer a appris de Girard que l'homme est « la créature qui ne sait pas ce qu'elle veut et se tourne vers les autres pour reconnaître son désir » ; il en a conclu que la concurrence est « un truc de losers » et que le but est le monopole. Au « moi aussi » universel du monde commenté, qui est un mimétisme parlant, le fondateur oppose un « moi seul » silencieux.

C'est l'avertissement le plus sérieux que le roman adresse à la grille. Après avoir imposé sa manœuvre au général ukrainien qui demandait un ajustement, et projeté le bilan en réunion, Zimmer a ce mot : « La prochaine fois, dit-il, nous pouvons gagner du temps et sauter la phase de discussion. » Le fondateur aussi a horreur du bavardage, et il en a le remède : supprimer la discussion. Une critique du monde commenté qui ne dirait pas au nom de quoi elle critique pourrait être entendue, par un Zimmer, comme une invitation à sauter cette phase. L'ingénieur qui construit un pont « a le pont », dit-il, quand l'intellectuel n'a que des louanges. Si l'on reproche au commentaire son inefficacité, on a déjà perdu. Ce qu'on lui reproche, c'est d'avoir oublié à qui il parle. On ne récuse pas le *il* au nom du silence ou de l'acte, mais au nom du *tu*.

Le roman pousse plus loin la leçon, et c'est peut-être son apport le plus troublant : toutes les vertus que la grille oppose au monde commenté y ont leur double, passé du côté du pouvoir. Le silence d'abord. À côté de l'*hésychia*, il y a les consignes de Zimmer et la maxime de Yosef, son chef de la sécurité : « la seule façon de ne pas être écouté, c'est de se taire ». L'enfouissement ensuite. C'est Zimmer qui le prêche, à propos des livres qu'on ne doit pas annoncer avant de les avoir écrits (« La forme naissante est vulnérable, précieuse. Elle se nourrit en silence »), et le narrateur résume sa pratique de stratège : « Le secret n'est rien de plus qu'un intervalle. » La lecture : Zimmer est le seul fondateur qui lise vraiment, qui ouvre, annote et relise ses Goethe ; mais « là où j'espérais la mesure, lui traquait la force ; là où je voyais des avertissements, il lisait des appels ». Il lit sans être adressé, comme on prélève. Dans le bunker, la bibliothèque fait face à la salle de tir, et Frank devine son dessein : dans le monde sans livres qu'il prépare, « il veut être le dernier lecteur ». L'ascèse : le bunker est « un temple sans religion », Zimmer « un moine soldat » qui ne dort plus que trois heures par nuit. Le *kairos* enfin. La pandémie lui ouvre « la brèche » qu'il attendait, et le narrateur rapporte sa maxime : « L'exception est plus intéressante que la règle, disait-il. La règle ne prouve rien, alors que l'exception permet tout. » C'est Carl Schmitt, cité sans être nommé, à un verbe près : dans *Théologie politique*, l'exception « prouve tout » ; chez le fondateur, elle permet tout. Quant à la retraite de Cocteau au bord de la mer, le narrateur l'a dit : elle n'est plus disponible.

On en tire une conséquence qui précise la grille plus qu'elle ne la dément. Aucune de ces vertus ne suffit seule. Ni le silence contre le bruit, ni le secret contre la publicité, ni le livre contre l'écran, ni la lenteur contre la vitesse : le fondateur dispose de tout cela et en fait des armes. Le seul critère qui ne se laisse pas retourner est l'adresse. À qui parle-t-on ? Celui qui lit pour prendre et celui qui lit pour être appelé tiennent le même volume entre les mains.

Le tutoiement en donne une preuve presque grammaticale. Dans le bunker, Zimmer se met à tutoyer G. : « Ici, il me tutoyait, et me remettait à ma place. » C'est le *tu* du maître, celui de la caserne, qui n'appelle pas mais assigne. Le prologue en connaît un autre. Dans la voiture lancée à travers la Sicile, G. parle intérieurement au chef déchu, qui ne l'entendra jamais : « Tu ne bronches

pas, tu lis le rapport comme s'il s'agissait d'un événement qui est en train de se produire très loin d'ici. Mais je n'y crois pas. » Ce *tu*-là est une compassion lucide. La grammaire ne fait pas la Parole : il y a un *tu* qui range et un *tu* qui rejoint.

Où est donc la Parole, dans ce roman ? Pas chez Zimmer, ou presque. Avec Gaia, quand il évoque leur passé commun, « tout sonnait faux, comme si ses souvenirs avaient été fabriqués par une IA » : le fondateur se commente lui-même. Il lui aurait fallu, dit le narrateur, « rejoindre Gaia dans le seul lieu où elle fût vraiment accessible », et c'est de cela qu'il est incapable. Gaia elle-même parle peu. Elle chérit l'ennui, dont ses anciens camarades de lycée ne mesurent pas le « privilège », disparaît sans prévenir, revient sans un mot ; et quand elle part pour de bon, elle rend une clé : « Pas d'au revoir, pas de justification. » Son dernier geste n'est pas un commentaire, c'est une dérobade. Le silence retrouve alors sa vertu, mais un silence précis, celui qui refuse de renseigner la machine. « Tu la voyais tous les jours et tu n'as rien dit », reproche Zimmer à G. ; à quoi celui-ci répond : « Mais elle n'a rien dit non plus. »

Les vraies paroles adressées, dans *Le Fondateur*, viennent des morts. En refermant le journal de Cocteau, G. note que « les morts s'adressent à nous avec une pertinence à laquelle les vivants qui nous entourent sont très loin de pouvoir prétendre ». Le père lui parle en rêve (« Je suis en train de mourir »), et une fois, de son vivant, au bord d'un terrain de football pelé de la banlieue nord de Rome, où il est venu regarder jouer son fils, flanqué de deux hommes qui ne le quittent pas des yeux. Ce sont ses seuls mots de la matinée, dits « sans emphase, comme une évidence » : « Les penalties, ça se tire fort. » Capitini aurait reconnu là sa *compresenza* des morts et des vivants. Dans le monde des fondateurs, la Parole ne se reçoit plus que de ceux qui ne sont plus.

Une fois, pourtant, elle affleure chez Zimmer lui-même. Le jour de ses noces, quand on lui glisse à l'oreille que Gaia est partie, son visage se vide, et G. a cette phrase : « l'espace d'un instant, j'eus l'impression que, comme chaque être humain, Zimmer implorait en silence d'être lu autrement ». C'est la phrase du livre que la grille attendait. Être lu autrement : non comme un profil, une cible, un faisceau de données, mais comme quelqu'un à qui l'on parle. L'homme qui lit comme une machine demande à être lu comme un homme.

Le roman place cette scène au fond d'un enfer dont il a soigneusement tracé les cercles. Le narrateur dit avoir parcouru « l'un après l'autre, les cercles de cet enfer moderne » ; le tunnel du bunker a son Charon ; et Zimmer, en abordant G. à Venise, parodie l'Évangile, puisqu'il lui apporte « la bonne nouvelle ». Les fondateurs se disputent « les attributs du divin : l'ubiquité, l'omniscience, l'immortalité ». Quand G. accuse Zimmer d'avoir créé « l'œil de Dieu », celui-ci lui répond par le livre des Proverbes que la gloire de Dieu est de cacher les choses et celle des rois de les découvrir, et qu'à défaut de devenir Dieu, on peut toujours devenir roi. La remarque la plus profonde est jetée en passant : le retour des croyances et de la magie « n'était pas une réaction à la technologie, mais bien sa conséquence la plus directe ». Le Verbe devenu code, la Parole réduite à l'instruction : on touche ici à ce que la grille appelle la seconde défaite du Logos. Mais da Empoli s'arrête au seuil. Son Zimmer reste un Faust, lecteur de Goethe, qui ne supporte pas, au cœur de son empire, le lopin des deux vieillards (ici, les derniers critiques de la tech). Son modèle est allé plus loin. Depuis 2025, Peter Thiel donne des conférences sur l'Antéchrist, jusqu'à Rome, à huis clos, en mars dernier ; il y a rangé parmi ses suppôts les sceptiques de l'intelligence artificielle et les écologistes, Greta Thunberg comprise, c'est-à-dire exactement les « terroristes » de la note « Protéger l'avenir ». Sur ce terrain, la réalité a déjà doublé le roman, et c'est sans doute là qu'une lecture formée par Quinzio aurait le plus à dire.

Reste la fin, qui est le vrai test. Zimmer avait tout prévu, y compris le livre de G. : « lorsque vous écrirez votre livre sur nous, même cela jouera en notre faveur ». Les polémiques sur Panoptik l'enchantent, parce qu'elles augmentent son pouvoir d'attraction auprès de clients qui ne se soucient que d'efficacité ; il préfère, dit-il, « être considéré comme malfaisant plutôt qu'incompétent ». C'est le circuit fermé du monde commenté porté à sa perfection : la critique est déjà comptée dans le prix. G. en tire la conséquence. Il ne sera pas le « petit Grec, perché sur les épaules des centurions », que l'Empire réserve aux lettrés ; et puisque le livre est d'avance récupéré, il ne reste que l'acte. « Le choix se faisait entre lui et ne rien faire. » Lui, c'est le Beretta 92 que Yosef vient de lui remettre (« Pour votre protection »). Les dernières pages basculent au passé composé, le temps des dépositions : « J'ai armé le chien, puis pressé la détente. »

On peut lire ce coup de feu de deux façons, et le roman, habilement, ne tranche pas. Ou bien G. devient enfin l'anomalie qu'il s'était promis d'être, « le grain de sable, le détail qui échappe, le presque rien qui enraye l'ensemble ». Ou bien il accomplit sans le savoir le programme du fondateur. Il appartenait, disait-il, au « monde d'avant, celui où penser pouvait ralentir le geste » ; il finit par obéir à la seule leçon paternelle (« Pas placés. Pas rusés. Fort. ») et par effacer à son tour cette « distance entre la pensée et l'action » que Zimmer et Yosef s'employaient à abolir. Zimmer lève les yeux, se fige, « le regard rivé sur moi » : trouver la cible, la frapper, la *kill chain* en version artisanale. Rien ne garantit d'ailleurs que le geste soit libre. Yosef a fourni l'arme, et la machine prédictive, G. le sait, « avait dû, d'une manière ou d'une autre, lui signaler ce que je m'apprêtais à faire, avant même que je le sache moi-même ». Le roman a cité Borges et ses pièces d'échecs qui livrent bataille sans connaître la main du joueur : le grain de sable était peut-être un coup prévu. Musset, qui avait déjà fait d'un débauché lucide l'assassin d'un Médicis, savait que Florence ne se lèverait pas ; le meurtre est tout ce qui reste à Lorenzo de sa vertu, il ne délivre pas une ville. Celui de G. protège Gaia, qui s'était déjà délivrée seule, et le livre se tait sur la machine que le colonel avait lancée à sa poursuite.

La grille, ici, se sépare du roman. Elle récuse le dilemme du narrateur, le Beretta ou rien. Le « ne désespère pas » de Silouane n'a jamais été un appel aux armes, et la *disperata speranza* de Quinzio est une attente : elle espère contre l'évidence, elle ne prend pas l'histoire en main. Entre l'arme et l'inaction, il y avait un troisième terme, que le narrateur ne voit pas et que le roman, pourtant, incarne : un livre. Mais Zimmer avait prévu le livre, et celui de da Empoli, commenté dès sa parution, entre à son tour dans le circuit qu'il décrit. La question reste ouverte dans le roman ; elle revient au lecteur. On peut lire *Le Fondateur* comme un dossier de plus sur les fondateurs, un livre *de*, et il l'est souvent. On peut aussi se laisser atteindre par les quelques pages où il parle *à* quelqu'un : la main du père, le chat enterré à trois heures du matin, Rome qui se dissout dans les écouteurs jusqu'à n'être plus « ma ville », le banc du bois de Juanar. Ce sont, je crois, les meilleures.

La grille trouve donc son compte, mais pas là où on l'attendait. Pas dans la dénonciation, qui court sur le registre du *de* et qu'un Zimmer saurait recycler, mais dans ces îlots d'adresse ; et elle sort de l'épreuve affermie sur trois points. Sous le monde commenté, il y a le monde calculé, qui s'en nourrit. Les vertus qu'on oppose au premier ont toutes leur double dans le second, et seule l'adresse ne se laisse pas retourner. La critique du commentaire, enfin, doit se garder des deux pentes que le roman illustre : le mépris de la discussion, que pratiquent les fondateurs, et le passage à l'acte, que le narrateur finit par choisir. Le roman finit sur un coup de feu. Juste avant, il y a une clé rendue sans un mot par une jeune femme qui n'appartient « plus à personne ». C'est celle-là que je garde.